HONORÉ GUYOT

MICHEL SICARD

RALLIE SAINT HUBERT !

Un Siècle de Vénerie et de Chasse en Haut Berry et Ailleurs

Préface de Jean Bocquillon
&
Participation de Philippe de Saint Péreuse

ILLUSTRATIONS DE CHRISTIAN DE LA VERTEVILLE

Le Pigache

PRÉFACE

Il est décourageant de ne jamais prendre,
passionnant de prendre de temps en temps,
et grisant de prendre à tous coups.

« Tous les chiens sont bons, je n'en dirais pas autant de ces messieurs ! »

La difficulté du chevreuil est de le prendre et celle du cerf est de bien le chasser.

À QUOI PEUT RÊVER un bon vieux chien réformé que l'on garde par reconnaissance et amour et qui voit partir à la chasse toute la meute ?

À quoi peut penser un ancien maître d'équipage de chevreuil à qui il reste le plaisir de relire ses vieux comptes rendus, de revoir les lettres échangées avec d'autres maîtres d'équipage dignes de ce nom et ayant réussi dans la chasse si difficile du chevreuil ? — Fort de tout son expérience et surtout des conseils de ces veneurs qui ont bien voulu l'aider, il aimerait léguer ce précieux « patrimoine » aux plus jeunes.

C'est pourquoi, ressortant mes archives, je relis religieusement les conseils que M. Honoré Guyot a eu la grande bonté de m'adresser entre 1957 et 1964 et je vous les propose.

M. Guyot était propriétaire forestier et agriculteur sur une exploitation de 2 500 hectares dans le Cher. Il occupait de nombreuses responsabilités locales qui le faisaient connaître et apprécier par tous ses voisins. Son chenil et son territoire de chasse étaient à proximité de sa demeure : « Le Coteau ». Ces éléments de base sont fondamentaux pour la réussite d'un maître d'équipage et M. Guyot disait : « *Les gens qui ont des préoccupations mondaines ou urbaines sont dans l'impossibilité de conduire correctement une tâche aussi spéciale* ».

En plus de ses chiens de chevreuil, il entretenait également un équipage pour la loutre. Il considérait cette chasse plus difficile que celle du chevreuil.

Son intransigeance se portait surtout sur son élevage. Celui-ci était suivi avec intelligence, foi et persévérance. C'est ainsi qu'il avait de *vrais* chiens de chevreuil, adaptés à son territoire et à son caractère. Un exemple : il nous avait donné un très bon chien à sa troisième saison, *Livarot*, en nous prévenant que ce chien, un jour, lui avait menti car il était parti en criant lors d'un balancer sur un chemin, alors qu'il n'y avait aucun vol-ce-l'est et que les autres chiens ne donnaient absolument rien : « *Pas de pire défaut !* » Arrivé chez nous, ce chien a été parfait, jusqu'à une chasse où lors d'un faux débûcher, alors que les chiens reculaient, il a percé en avant en criant sur... rien !

Après la guerre de 1940-1945, les chiens qu'il a aimablement donnés aux équipages de chevreuil qui se montaient ont tous été d'excellents sujets, vrais chiens de chevreuil. Les frères Bodard, Alain de Roüalle, mon frère Pierre Bocquillon et moi-même pouvons en témoigner. Par contre, les jeunes chiens venant d'équipages de cerf n'avaient pas le même potentiel, si nécessaire pour le chevreuil.

Nous avons cependant connu une exception avec un tricolore du nom de *Kipling* qui avait refusé de chasser le cerf chez Gérard Vigand puis chez Mme de Rothschild. Ce chien était exceptionnel sur le chevreuil, alliant l'amour de la chasse, l'intelligence et la sagesse dans le change. Il aurait fallu connaître ses origines. Sans les connaître, Honoré Guyot l'aurait-il fait reproduire ?

Sur son territoire, il y avait un change très important. Dans une partie de sa forêt, il y avait jusqu'à « *150 chevreuils sur 2 500 hectares* ».

De plus, la forêt, rétrécie par endroits, canalisait chevreuil de chasse et animaux frais dans les mêmes coulées.

M. Guyot considérait qu'il fallait des chiens *intelligents et de change* et il précisait : « *une intelligence dans un but précis* ». Il suivait les origines depuis plusieurs générations. Il parlait avec vénération de certains chiens qu'il avait eu avant la guerre, comme *Marengo, Avocat,* etc, qui lui ont fait neuf saisons et qui étaient capables de prendre seuls leur chevreuil. Je me souviens, lors de ma visite chez lui au Coteau, qu'il m'avait de suite entraîné dans son bureau pour regarder le livre des origines de ses chiens, me laissant à peine le temps de saluer Mme Guyot !

Le courrier qu'il a eu la bonté de m'envoyer comportait parfois des lettres de quatre pages traitant surtout du change, sujet sur lequel il était intraitable. Prendre un change était pour lui une catastrophe. À ce sujet, j'aimerai parler d'une chasse de fin de saison du Rallye Pique Avant Nivernais, en Ermenonville, où les chiens aboyaient leur cerf avec refaits, dans des petits sapins très fourrés, près de l'étang de Molton sur les bords duquel tout le monde attendait. D'un seul coup, tous les chiens ont fait 2 kilomètres, très vite, pour venir aboyer un daguet à trois pattes à la maison forestière de la Muette. Seuls, Hubert, le piqueux, le marquis du Vivier et moi-même étions là. Les chiens ont ils fait une faute ? Remplaçants les anciens prédateurs, les chiens chassent pour manger ! C'est la base.

Outre le change, M. Guyot considérait que le forlonger était la plus grande difficulté, mais cela ne justifiait pas à ses yeux le fait d'enlever les chiens de la voie pour aller à un renseignement.

Il ne voulait pas entendre parler des chiens anglais, les considérant (à cette époque) peu gorgés et peu aptes au change. Peut- on en dire autant maintenant ? Leur amour de la chasse et de la prise leur feraient-ils maintenir leur animal dans le change ?

Il disait encore : « *Des bons chiens de cerf ne feront jamais de bons chiens de chevreuil, la chasse du cerf étant la négation de celle du chevreuil.* »

Il n'aimait pas beaucoup ni la méthode, ni les chiens noirs et blancs de M. Beauchamp, également grand maître d'équipage de chevreuil, qui chassait dans l'Allier avec un succès égal au sien. En effet, en élevage, ce dernier disait : « *Le plus vite avec la plus vite* », bousculant ainsi peut-être plus leur animal, quitte même à en changer s'ils croisaient

la voie d'un autre animal leur semblant plus facile. En vénerie, est-ce une faute ? Encore une fois, les chiens chassent pour manger. C'est plutôt une question de personnalité et de tempérament du maître d'équipage.

M. Guyot rejoignait sur ce point le marquis d'Armaillé qui avait chassé avec succès en Anjou dans les années 1880, et qui considérait que la plus grande punition pour des chiens fautifs était de rentrer au chenil. Que diraient les boutons maintenant ? Parlant des chiens noirs et blancs du Rallye Chapeau, M. Guyot disait qu'en débûcher *« ils se mettaient sur leurs pattes de derrière pour essayer de voir le chevreuil ! »* Il a même refusé de donner des chiens à certains maîtres d'équipage car il ne voulait pas que ses chiens chassent avec des noirs et blancs Beauchamp.

Lors d'un de ses voyages chez M. Guyot, mon frère Pierre avait préalablement chargé dans sa camionnette des chiens blancs et noirs destinés à un ami. Quand M. Guyot les vit, il dit à mon frère qu'il n'était plus question de lui donner de chiens pour chasser avec ces *« carnes-là »* ! Il a fallu que mon frère explique que ces noirs et blancs étaient destinés à un équipage de cerf pour qu'il lui donne quelques jeunes chiens, qui se sont révélés excellents...

Les commentaires de l'époque sur le Rallye Chapeau sont d'ailleurs très explicites :

« On peut ne pas aimer la façon de chasser de ces chiens très ambitieux, chassant très écartés, cherchant à couper des crochets au risque de prendre des têtes. La menée de l'équipage n'en est pas ralentie, les chiens ayant l'habitude de rattraper par la voie foulée. »

Bulletin Officiel de la Société de Vénerie, avril 1925.

« Les chiens de l'équipage Beauchamp sont triés avec le plus grand soin et ne comptent aucune non-valeur. Tous sont utiles. Leur manière de chasser est très particulière. On dirait une bande de loups derrière un animal, où chacun s'emploie de son mieux pour mener la poursuite à bonne fin. Cette façon de faire est certainement très meurtrière pour les animaux, surtout lorsque les chiens sont d'une exceptionnelle vigueur et sont conduits avec la dernière énergie par un maître d'équipage que rien n'arrête. »

L'Acclimatation, mars 1925.

M. de Bodard se rappelle aussi que M. de Falandre avait remarqué tout comme lui le parti pris de M. Guyot envers M. Beauchamp, ce que confirme encore le comte Alain de Roüalle.

En ce qui concerne le change qui, avec le forlonger, est une des grandes difficultés de la chasse du chevreuil, M. Guyot rejoint encore le marquis d'Armaillé, et affirme qu'il y a *races à garder change*, distinguant le chien « vaincu » qui, dans le change, revient à son maître et le chien « convaincu », perle rare, qui, de lui-même, travaille pour retrouver la voie de l'animal de chasse. Le *vaincu* donne un avertissement alors que le *convaincu* travaille pour retrouver la voie de son animal.

II faut rappeler qu'à la chasse du chevreuil comme à celle du lièvre, plus l'animal court et moins il émet d'odeur, pour parfois même ne plus rien sentir quand il est pris. Il faut donc que le chien comprenne cela par expérience : plus la voie faiblit, plus il doit charger. Par contre, au cerf et au sanglier, plus ces animaux courrent et plus leur odeur est forte, ce qui facilite d'autant le travail des chiens. Des chiens peuvent monter sur le dos d'un chevreuil fini et mettre le nez dans son poil, s'il ne bouge pas ils n'en n'auront pas du tout connaissance. Rarement cela peut arriver au cerf. J'ai vu une fois cependant, au Rallye Pique Avant Nivernais, un cerf troisième tête, après une bonne chasse normale, couché sous des petits sapins à 6 ou 7 mètres de trois cavaliers. Hubert, le piqueux bien connu, arrive avec ses chiens : le cerf ne bougeait pas. Les chiens tournaient autour et un chien lui est même monté sur le dos. Il a fallu qu'Hubert lui donne un petit coup de fouet pour qu'il se lève et descende à l'eau, complètement pris.

M. Guyot considérait que le change est moins dangereux que le forlonger ; cela, bien sûr, avec de vrais chiens de chevreuil. Il donnait à l'intelligence beaucoup plus d'importance qu'au nez. Il prenait l'exemple suivant : si l'animal de chasse traverse un champ ayant reçu fumier ou engrais, les chiens fins de nez perdront leur temps à vouloir emmener une voie impossible, vu la forte odeur du fumier ou de l'engrais couvrant celle du chevreuil. Par contre, les chiens intelligents envelopperont la lisière où ils retrouveront plus facilement la voie.

Avec des chiens bien nés avec des origines de change, M. Guyot considérait qu'à l'attaque il était bon de voir une quinzaine de chiens sur vingt rester derrière son cheval. Ensuite, si un seul bon chien

s'arrêtait, c'était un change. De même, pour lui, une chasse tournant dans une même enceinte était la preuve d'un change.

Il résolvait cette importante difficulté par un élevage très sévère et une parfaite connaissance de ses chiens. À une époque où la maladie avait décimé une grosse partie de sa meute, il prit néanmoins six chevreuils en six chasses avec seulement six chiens. Cela se passait en 1926. Et cela me fait rire quand, actuellement, on parle de *poids de chiens* ! Il est beaucoup plus difficile de surveiller et de bien connaître 40 chiens plutôt que 20. Bien sûr, beaucoup de chiens font une belle musique, mais la quantité ne remplace pas la qualité. Et quel plaisir d'entendre se récrier le bon chien qui relève un défaut !

M. Guyot était opposé au relais de vieux chiens.

Dans le grand change, il estimait qu'une quinzaine de chiens sur vingt perçaient et cela dès leur deuxième saison, mais qu'il fallait presque deux mois, en début de saison, pour les remettre au point dans le change, ce que confirment le marquis d'Armaillé et les Bodard. Cela est fort possible, mais cette manière d'élever doit aller de pair avec des chiens ayant une très bonne origine, suivie en ce qui concerne le change, et qui ont, en même temps, un fort amour de la chasse. Ils veulent manger leur animal ! Sagesse et fougue à la fois ! Difficile !

Dans leurs débuts, Diégo et Étienne de Bodard ont eu dans leur meute les chiens de M. du Boispéan. J'ai vu en forêt de Domnèche, avant qu'elle ne brûle, tous les chiens de M. du Boispéan derrière le cheval d'Étienne sur la grande allée, ne voulant pas chasser et regardant les chevreuils passer à leur nez, chassés par un jeune chien et par *Indien*, jeune chien gasconné. Il a fallu un certain temps pour qu'ils veuillent bien s'y mettre !

Méthode de M. Guyot ou de M. Beauchamp ? Ces deux manières de chasser correspondent aux natures différentes de maîtres d'équipage qui, tous deux, avaient de très fortes personnalités. Mais à notre époque moderne, avec des routes dangereuses, avec des refuites interdites qui obligent à arrêter les chiens pour la sécurité et pour des questions de voisinage et tout cela avec des boutons et suiveurs bien souvent indispensables et parfois exigeants, ce n'est pas facile. Néanmoins, le maître d'équipage de chevreuil doit être surtout un éleveur s'il veut le succès qui dure et être intransigeant sur le choix des reproducteurs. Ceux-ci sont de plus en plus difficiles à trouver à notre époque.

M. Guyot précisait que ce n'est ni avec la couleur ni avec la gorge que l'on prend. Il me citait M. de Lesseps qui, en 1926, avait pris 26 chevreuils de suite et qui, dans le territoire de M. Guyot, n'en a pris aucun ! Pourquoi ?

La nature est là avec toutes ses impondérables et ses changements souvent imprévisibles et c'est alors que la qualité des chiens, la sagesse et la connaissance de celui qui les mène, interviennent. L'élevage suivi, intelligent et rigoureux, a été rendu difficile par les maladies et les épidémies heureusement plus rares aujourd'hui. Il faut dire aussi que la dernière guerre a détruit de nombreuses meutes de très bons chiens de chevreuil. Auparavant, avec une prophylaxie presque inexistante, des lots de chiens pouvaient être décimés par la maladie qui anéantissait en quelques semaines un patient travail de sélection.

En élevage, il ne faut pas se tromper. Il faut remonter à plusieurs générations et éliminer tout sujet ayant un ancêtre qui avait un défaut. Je me souviens d'une très belle chienne blanche et noire du nom d'*Harmonie*, à M. Janvier, première à l'Exposition du Parc Montsouris à Paris vers 1950. Mais elle ne faisait rien à la chasse. Néanmoins, certains maîtres d'équipage, pauvres en chiens à cette époque, juste après guerre, se sont laissés tenter. Ils ont eu de très beaux chiens mais ils étaient nuls à la chasse.

Pour être honnête et essayer d'être complet, n'en déplaise à M. Guyot qui, je l'espère, de là-haut, me pardonnera, il faut évoquer le puissant équipage Levesque, qui, à Vioreau, de 1885 à 1914, prenait plus de 40 chevreuils par saison avec des chiens noirs et blancs. Par contre, à la même époque, le marquis d'Armaillé, en Anjou, prenait plus de 30 chevreuils par saison avec seulement une vingtaine de chiens poitevins et vendéens. Avant la dernière guerre, M. Clayeux, dans l'Allier, avec un petit effectif d'une vingtaine de noirs et blancs prenait régulièrement des chevreuils. Plus récemment, en Anjou, les deux frères Bodard, avec également un petit effectif de blancs et noirs, et aussi avec leur sens de la chasse du chevreuil, prenaient presque 40 chevreuils par saison. À mon avis, ces trois derniers équipages se rapprochaient plus de la méthode de M. Guyot que de celle de M. Beauchamp.

Les temps ne sont plus où le maître d'équipage seul décidait de chasser le jour qu'il préférait, dans le territoire qu'il choisissait, et, s'il le fallait, de rentrer pour les chiens : il y a quatre ou cinq jours par an où, la voie n'étant pas chassable, il est néfaste d'insister.

Faisant abstraction des particularités d'environnement, il y a des territoires, notamment en boqueteaux, où il est plus facile de prendre, à cheptel égal. Mais il y a des boutons qui, à notre époque, ne comprennent pas et n'admettent pas l'importance de ces éléments de base si déterminants. Ils ne savent pas qu'il vaudrait mieux chasser le matin de bonne heure, et qu'en début de saison il faut cinq à six semaines pour refaire des chiens de change. Ils ne comprennent pas que des bons chiens peuvent bouder au début de la chasse, qu'il ne faudrait pas réattaquer si l'on prend trop rapidement, que la chasse du cerf est nettement plus facile...

*

À la fin de sa vie, devenu pratiquement aveugle, M. Guyot se faisait conduire à la chasse et continuait à me faire écrire ses lettres de conseils. Il regrettait que je ne puisse pas venir l'aider ! Mais ce grand maître d'équipage aurait eu certainement du mal à supporter quelqu'un à ses côtés !

Les avis judicieux et les excellents chiens qu'il a donnés ont permis aux jeunes équipages de chevreuil d'après-guerre de se construire sur de bonnes bases.

C'est un grand merci que j'adresse à Saint Hubert de m'avoir permis de rencontrer *Monsieur* Honoré Guyot !

Jean Bocquillon,
Maître de l'Équipage Pic'Ardie Valois,
Février 2007.

PREMIÈRE PARTIE

LE RALLYE SAINT-HUBERT

par

Michel Sicard

- I -

HISTORIQUE

L'ORIGINE du Rallye Saint-Hubert remonte à l'année 1898. C'est à cette date qu'Honoré Guyot et son frère Jean fondèrent dans le Morvan, à Thil-sur-Arroux, arrondissement d'Autun, sur leur terre natale, le Rallye Montigny, vautrait qui découpla dans la Nièvre pendant quatre saisons. L'équipage résidait à Montigny-sur-Canne, près Châtillon-en-Bazois. M. Joseph Goyard y était associé. La meute se composait d'une trentaine de bâtards provenant du Vautrait de Villechétive à M. Arnaud de L'Ariège. Parmi ces chiens se trouvait *Colonel*, père du fameux *Ténébro* au comte de Saint-Seine, mais dont les frères et sœurs ne donnèrent pas grande satisfaction.

La tenue du Rallye Montigny était gros bleu et brique.

En 1902, Honoré Guyot, se séparant de son frère et de M. Goyard, s'installe dans le Berry. Ayant épousé mademoiselle Jeanne Chenu habitant le château du Coteau à Preuilly, près Mehun-sur-Yèvre (Cher), il s'y rend avec ses chiens, ses chevaux et son personnel, dont plusieurs descendants résident toujours à proximité de Preuilly.

De 1902 à 1905, il chasse le sanglier dans le Cher, sans associé, avec son équipage qui prend le nom de son chenil : Rallye Launay. Mais les sangliers se raréfiant, une partie de la meute est mise sur la voie du

chevreuil dès 1904. Honoré Guyot s'associe alors à son oncle M. Julien Chambon, résidant à Châteauvert, par Saint-Pourçain-sur-Sioule (Allier), et fondateur avec MM. de Combes et Grangier, en 1868, du Rallye Saint-Gilbert, devenu en 1906 le Rallie Saint-Hubert. Les deux équipages se réunissent pour chasser le chevreuil en Berry de janvier à avril.

En 1909, Honoré Guyot, se séparant de M. Chambon, se rend acquéreur de la meute du vautrait de Beaumont-la-Ferrière au vicomte Jules d'Anchald. Il continue à chasser le chevreuil dans le Cher et conserve le nom de Rallie Saint-Hubert. À partir de cette date, Albert Soubiran, son voisin et ami de Castelnau, près de Châtost, s'associe à l'équipage. Le territoire réunit alors les bois du Coteau, environ 2 500 hectares, et ceux de Castelnau et Font-Moreau, environ 2 600 hectares.

La meute, servie par deux hommes montés, se compose d'une cinquantaine de bâtards poitevins-saintongeois.

Mme Honoré Guyot, en pill-box, MM. Guyot et Pillivuyt, Mme Soubiran, en amazone, M. et Mme Molleveaux, M. Paul de Lécherolle, M. et Mme Chenu, MM. Pierre et Henri d'Almont suivent les chasses.

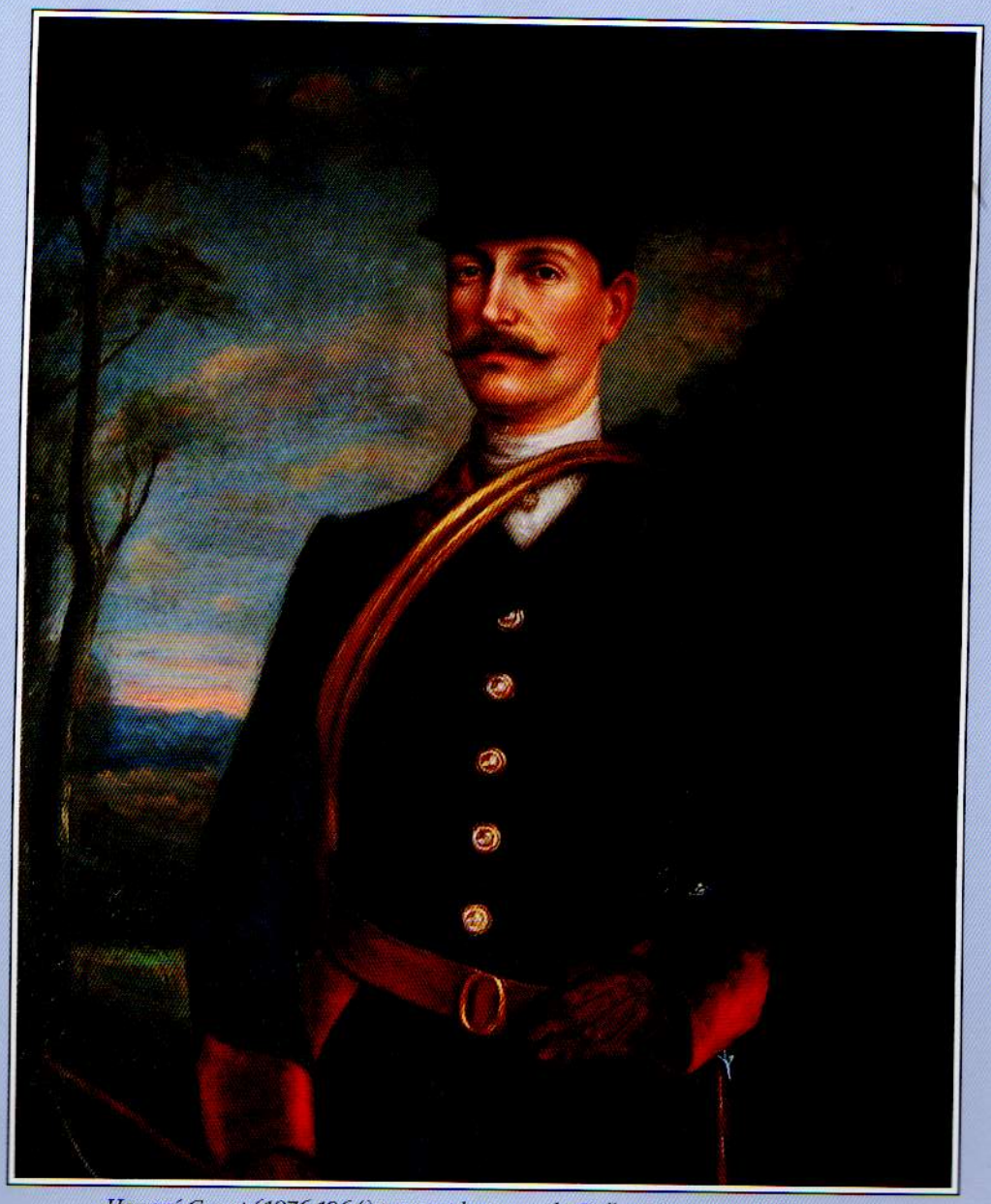
Dans ses transformations successives, l'équipage a toujours conservé sa tenue bleue à parements et gilet feu, gaie et fort seyante. L'orthographe à l'impératif du mot Rallie est conservée jusques vers 1914 – elle figure toujours sur le bouton.

En 1914, Julien Chambon donne ses chiens à son neveu Honoré Guyot. Cette même année, le Rallye Saint-Hubert participe aux épreuves de meute organisées en forêt de Montargis.

L'Entre-deux guerres : 1919 - 1939

En 1919, l'équipage est remonté. Il chasse pendant deux ans le sanglier. Il est ensuite remis dans la voie du chevreuil. La période qui s'ouvre sera celle de l'apogée du Rallye Saint-Hubert.

En mars 1925 se déroulent à Font-Moreau de nouvelles épreuves pour meutes de chevreuil, restées célèbres. MM. Guyot et Soubiran en sont les chevilles ouvrières. Elles sont évoquées dans les pages qui suivent. Un grave accident survenu au début de leur déroulement ne permettra plus à M. Soubiran de monter à cheval.



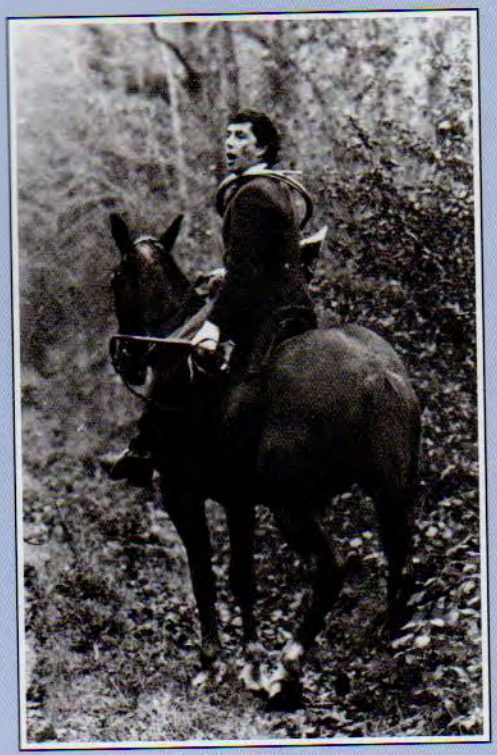
Honoré Guyot (1876-1964) portant la tenue du Rallye Montigny, 1903.
(Peint par son frère E. Guyot).



Honoré Guyot, Châteauroux, 1931.



Madeleine Guyot, Châteauroux, 1931.



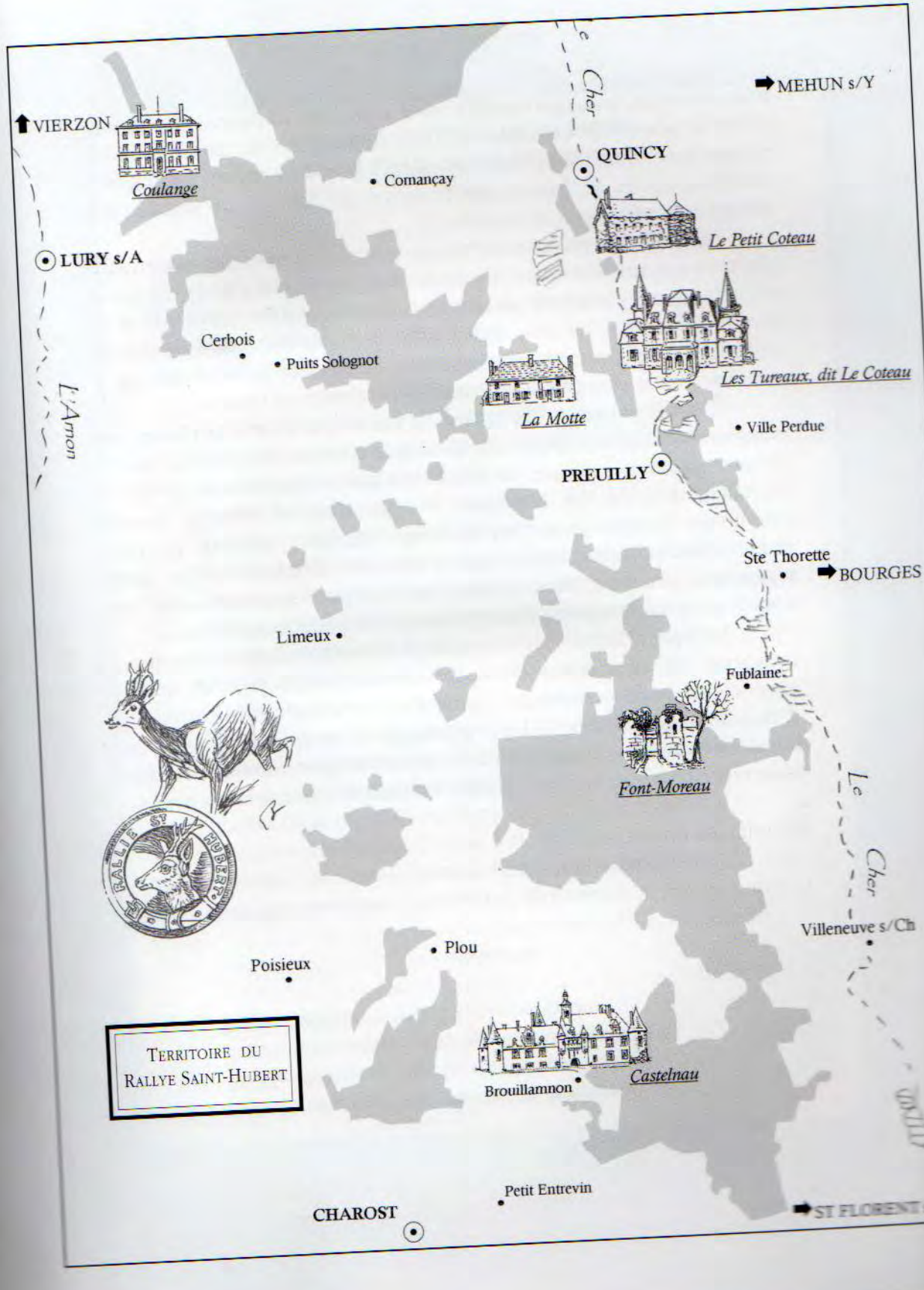
Michel Sicard.



François Sicard et Daguet.



Présentation de chiens, 1989.


VIERZON
Coulange
Comançay
Cher
MEHUN s/Y
QUINCY
Le Petit Coteau
LURY s/A
Cerbois
Puits Solognot
L'Arnon
La Motte
Les Tureaux, dit Le Coteau
Ville Perdue
PREUILLY
Ste Thorette
BOURGES
Limeux
Fublaine
Font-Moreau
Le Cher
Villeneuve s/Ch
Plou
Poisieux
Brouillamnon
Castelnau
Petit Entrevin
CHAROST
ST FLORENT s/Ch
TERRITOIRE DU
RALLYE SAINT-HUBERT